

Littérature africaine

Identité, résistance, universalité

African Literature

Identity, Resistance, Universality

Pr. Abdelouahab DAKHIA

Auteur correspondant, Labo. SEPRADIS-E1383300, Université Mohamed Khider Biskra (Algérie), a.dakhia@univ-biskra.dz

Khadidja GHEMRI

Université Mohamed Khider Biskra (Algérie), khadidja.ghemri@univ-biskra.dz

Soumission : 15.04.2025 – Acceptation : 10.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Cet article interroge la littérature africaine d'expression française dans sa capacité à concilier héritage culturel et défis modernes, en analysant comment les écrivains réinventent la langue coloniale pour en faire un outil de résistance et de recréation identitaire. En questionnant l'articulation entre mémoire collective africaine et utopies critiques, l'article invite à réfléchir sur le rôle de cette littérature comme gardienne d'une « *africanité* », tout en traçant des voies plurielles pour un avenir universel.

Mots-clés : *littérature africaine, identité, langue, héritage, africanité.*

Abstract — This article examines French-language African literature's ability to reconcile cultural heritage and modern challenges, analyzing how writers reinvent colonial language to make it a tool of resistance and identity recreation. By questioning the articulation between African collective memory and critical utopias, the article invites us to reflect on the role of this literature as the guardian of an "Africanness", while tracing plural paths for a universal future.

Keywords: *African Literature, Identity, Language, Heritage, Africanness.*

Introduction

La littérature africaine d'expression française est bien plus qu'un simple acte d'écriture; elle incarne une quête existentielle, un dialogue entre l'héritage ancestral et les défis contemporains. Porteuse d'une « *africanité* » millénaire, elle se déploie comme un miroir du vécu, des aspirations et des contradictions d'un continent en perpétuel devenir. À travers ses récits, ses poèmes et ses essais, elle interroge ce qui fonde l'être africain — son être, son avoir, son devenir — tout en traçant les contours d'une identité à la fois plurielle et unifiée.

Pourtant, cette littérature naît d'un paradoxe fondateur : elle s'exprime dans la langue de l'ancien colonisateur, le français, tout en cherchant à transcender cette empreinte historique pour célébrer un imaginaire ancré dans les traditions orales, les mythes et les rites africains.

Les contenus de la revue **Paradigmes** sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).



— **Comment concilier ce legs linguistique, souvent perçu comme une cicatrice coloniale, avec la transmission d'une vision du monde profondément africaine ?**

— **Comment, comme l'écrivait Léopold Sédar Senghor, « assimiler sans être assimilé », transformer une langue étrangère en un instrument de résistance et de création ?**

Cette tension traverse l'œuvre des écrivains africains, de Cheikh Anta Diop à Fatou Diome. Elle se manifeste dans leur lutte contre le « déchirement *sémantique* », cette fracture où le signifiant français risque d'étouffer le signifié africain. Pour déjouer ce piège, ils réinventent la langue, y insufflant les rythmes du tam-tam, la sagesse des proverbes bamanans, ou la polyphonie des marchés dakarois. Ahmadou Kourouma, dans *Les Soleils des indépendances*, malaxe le français pour épouser la syntaxe malinké, tandis que Véronique Tadjo, dans *Reine Pokou*, revisite les légendes baoulés avec une poésie qui défie les frontières linguistiques.

Toutefois au-delà de la question linguistique, cette littérature incarne un acte politique et philosophique. Elle interroge l'Histoire — celle de l'esclavage, de la colonisation, des indépendances — tout en projetant une utopie critique, un « possible » où l'Afrique se réapproprie son récit. Comme le soulignait Paul Ricœur, le texte littéraire devient alors un « *portrait* » qui veille sur une africanité menacée, un témoin indocile face aux « *puissances restrictives* » de la globalisation.

Cet article s'interroge sur la littérature africaine d'expression française, son essence et son devenir qui ne cesse de naviguer entre mémoire et innovation, et si elle parvient à résister aux fractures culturelles tout en s'affirmant comme voie et voix universelles

1. À la quête d'une africanité littéraire

La littérature africaine véhiculant l'être, l'avoir, le devenir et surtout l'agir de tout africain et surtout symbolisant toute son africanité se veut le véhicule plus ou moins fidèle d'un vécu et d'une vision du monde purement africain. L'écrivain africain en usant de la langue française comme moyen d'expression redoute le déchirement sémantique de son texte en relation avec

« ce phénomène de texture, de composition [qui] ouvre une série d'alternatives nouvelles : non plus entre autorité et genèse, mais entre la consistance du texte comme une chose fortement structurée et l'ouverture du texte du côté du monde et du côté du lecteur. C'est le problème de la dialectique du sens et de la référence, d'une part, de l'écriture et de la lecture, d'autre part » (Ricœur, 2010, p. 39).

Chez l'écrivain africain, le culturel représente l'essence de son texte et nimbe son style au point où toute lecture devient aventure et découverte de l'être africain, de ses aspirations, de son idéologique voire même de l'utopique en étroite coexistence parce que

« [...] l'idéologie vient légitimer le réel, l'utopie se manifeste [ainsi] comme une alternative critique à ce qui existe. Si l'idéologie préserve l'identité des personnes ou des groupes, l'utopie, pour sa part, explore ou projette du possible. Toutes deux se

rapportent au pouvoir et font partie de notre identité, mais la première est orientée vers la conservation, la seconde vers l'invention » (Ricoeur, 1997, 4^e Couv.).

Le texte de tout écrivain africain, porte-parole de son terroir, même produit dans une langue étrangère où le signifiant refuse de véhiculer un signifié qui lui est étranger, demeure ce tableau peint de la main d'un maître respectueux des couleurs de l'arc en ciel représentant le culturel africain, lequel tableau représente toute authenticité à la musicalité singulière et retentant le tam-tam africain ; c'est le témoin à ne pas corrompre et qui veille sur une africanité millénaire comme le précise Paul Ricoeur :

« A l'image spéculaire disparue, survit un portrait que le peintre a cessé de regarder, mais qui a pour toujours la puissance de nous regarder [plutôt de garder et de veiller sur cette africanité] » (1994, p. 15).

Quant aux sources de cette littérature, elles se rattachent essentiellement au rapport étroit thématique/contexte historique. En effet la liberté de la thématique se rapporte finalement aux représentations de sa réalité africaine sous ses formes les plus diverses. On ne saura trop rappeler que la complexité de la littérature africaine d'expression Française est plus que jamais produit et productrice de l'histoire. De fait, elle a participé activement à l'indépendance, sa forme est plurielle et se réclame d'un cas épineux, celui de l'être africain. Ce qui est certain, c'est que la littérature africaine, a connu au cours de son devenir diverses étapes qui pourraient traduire ses multiples facettes et ses différents aspects pour une originalité légitime.

Marquée cruellement dans sa chair par l'histoire, la littérature africaine tente de faire le point, et de se penser sérieusement en osant s'assumer pleinement en démontrant non seulement sa littérarité mais également sa pureté et son aptitude à la créativité. Même si elle s'est spécialement démarquée comme littérature nationale de combat, elle est une « voix » et une « voie » plurielles et nouvelles pour une richesse civilisationnelle à venir à l'échelle universelle. C'est aussi l'œuvre des écrivains mais de quels écrivains ! Car elle n'a toujours pas fait l'unanimité, même après les indépendances.

Intimement lié à la mouvance sociale, le fait littéraire ne peut échapper à l'indifférence de ses tenants, à l'interrogation et au malaise de ses êtres, spécifiques à une langue déterminée qui demeure, somme toute, un simple moyen ; le véhicule d'un acte d'écriture. Mais si la gratuité n'est plus de mise, il convient de sonder certaines perspectives à la fois dérangeant et très révélatrices. Car si l'écriture s'ignore des frontières, l'être inconstant et composite qui s'y adonne, en plus de l'interrogation Essentielle, se connaît des moments sociaux qui l'emprisonnent et que toute bonne conscience se doit de l'en délivrer en conséquence d'un devenir et avenir prospères de la culture chassée et traquée par des puissances restrictives.

En dépit de cette conviction, l'écriture qui la constitue, est souvent abolie parce que ses prétendants, s'ils ne sont séduits par quelque forme, tel l'engagement, se voient mourir, noyés dans des polémiques stériles. En est-il ainsi pour les écrivains africains, notamment d'expression française, pour diverses causes, différentes raisons.

Actuellement, il s'agit de savoir si les écrivains africains sont les détenteurs du pédantisme ou les victimes de l'intellectualisme. La réponse à la question apporterait certainement

des éclaircissements nécessaires. Elle expliquerait ainsi, et entre autres, les étiquettes et le rejet de certains écrivains trop directs et trop crus pour la masse. Loin de faire la fine bouche, cette masse ne répond que trop, sans doute-logiquement à un stimulus incalculé de la part des écrivains dont l'écriture les dépasse ; et au sujet desquels elle s'interroge, parfois avec violence, lorsqu'elle est sous tendue par une prétendue élite, elle-même en porte-à-faux.

Il est des heures que toute horloge, aussi dérégulée soit-elle, finit par sonner juste avec la complicité de l'erreur, de l'incertitude et le feu, faisant, peu à peu, place aux prémices de révolutions de tout ordre. De même, qu'il est des visages qui s'évanouissent dans le regard des autres, il y a des visages sans race. Ceux-là, avec l'inconscience, ont perdu leur identité ; il ne leur reste plus qu'un semblant de personnalité qui se muera en dédoublement. Tel est le constat des auteurs d'expression française face à leurs frères dont la mésintelligence débordante sur un malaise amplifié par l'incompréhension et alimenté par le manque de dialogue entre hommes de culture et écrivains en particulier, est l'une des causes sinon la principale à la base de l'éternelle « querelle » entre auteurs africains.

À chacun de ces registres correspondent des clichés thématiques oubliés de métaphores ; les thèmes de la terre, du sang, de la mère, de l'enfance, du père despote, de la religion démodée, des valeurs ancestrales séculaires, de la femme... du couple et de l'amour.

Voilà ce que révèle une critique étrangère classique et destructrice dont il y a lieu de ne pas méconnaître, voire ignorer, certaines perspectives. Et en ce sens, il est regrettable que des pensées « *extravagantes* » n'aient pu être sujettes à de mûres réflexions alors même qu'elles faisaient la une.

Néanmoins, il ne s'agit pas pour nous d'établir un procès en règle mais un simple constat. En effet, la thématique n'est pas intéressante par elle-même et pour elle-même mais d'avantage pour ce qui en découle. Il est vrai que toute thématique, quelle qu'elle soit, demeure plus ou moins l'expression de mythes. C'est dire qu'elle ne saurait se résumer en une simple énumération de thèmes mais essentiellement à un ensemble de révélations sur la puissance du langage en littérature, renforçant provisoirement la spécificité humaine et ses facultés maîtresses pour sa propre maîtrise.

Bien loin d'ignorer le sens, les thèmes reflètent un système binaire extraordinaire qui renvoie aux moments de la VIE par le biais d'associations : ① *Amour/Beauté*, ② *Mort/Vie*, ③ *Nuit/Jour...*, pour les merveilleuses profondeurs humaines du couple universel ④ *Homme/Femme* dont il y a lieu de reconnaître la complémentarité et non l'égalité, en vue du grand mystère de l'unicité en dépit de la diversité.

Depuis la nuit des temps à l'heure actuelle, nous assistons à des mutations de toutes sortes révélant une évolution humaine fort surprenante et angoissante : du communisme. La littérature est la conscience même de cette évolution humaine qui prétend se vitaliser par la réflexion de sa propre interrogation essentielle.

Mais quels qu'ils soient, ces thèmes sont très loin de constituer les clés de l'Écriture qui les prend, tout d'abord, comme simples supports pour, ensuite, les « *remplir* » d'images propres à la création d'autres univers parallèles au réel. Ce parallélisme est obstacle à toute pénétration de réel hautement supérieur à l'imaginaire qu'il comprend dans une multidimensionnalité réduite et restreinte, imaginaire renfermé dans sa globalité, à l'intérieur de l'esprit de l'écrivain et dans les méandres de ses tréfonds. Qu'ils soient révélations d'une

obsession de l'écrivain ou désirs conscients. Les thèmes s'inscrivent dans une théâtralité magnétique particulière. Échappant à toute incarnation ou réincarnation langagière, les thèmes, en dépit de leur universalisme culturel et leur atemporalité, s'apprêtent à la lecture conflictuelle qui leur accorde un jeu caractéristique à la limite du dépassement sinon de l'effacement de l'écrivain, dans le cas de la littérature algérienne d'expression française. En effet, n'importe quelle thématique aussi spécifique soit-elle, est universellement connue, c'est dire qu'elle ne s'en reconnaît aucune frontière culturelle ; et qu'à ce propos, toute lecture critique d'un thème traité, doit être en considération du contenu de l'expression de choix de son auteur au sein de sa « *littérature natale* », sans pour autant succomber au facile de l'interprétation qui risque de la dévier. Car « *interpréter, c'est retrouver l'intentionnalité originelle d'une pensée dans sa subjectivité et par rapport à une tradition qui constitue son intersubjectivité* » (Brée & Morot-Sir, 1996, p. 154).

Toutefois, si la subjectivité contribue à l'individualisme constant, l'intersubjectivité consiste en cet emprisonnement de conscience de l'écrivain qui tente de s'expliquer, alors qu'il doit être au-dessus de l'idée même, face à l'incompréhension agressive de ses « *semblables* » dont le matérialisme de conscience est une opposition de force à la spiritualité du mot dans le labyrinthe de son imprévu. Pour ce faire, il faut envisager « *l'imprévu et le vu dans les mots* » en vue d'élever le langage au stade de thème suprême et autonome, et afin de libérer les thèmes de toute spéculation introspective de la part de l'écrivain pour lequel ils ne constituent qu'une fuite d'un écrivain.

2. Langue française, outil de subversion et de récréation : entre appropriation et résistance

L'écriture africaine d'expression française naît d'un paradoxe révolutionnaire : utiliser la langue de l'opresseur pour libérer la parole opprimée. Ahmadou Kourouma, dans *Les Soleils des indépendances* (1968), incarne cette audace. Il « *malaxe* » le français pour y injecter la syntaxe malinkée, créant un rythme oral et proverbial.

« Fama se récriait "Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé !" Et tout manigançait à l'exaspérer. Le soleil ! le soleil ! le soleil des indépendances maléfiques remplaçait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains oranges des fins d'après-midi » (Ahmadou Kourouma, 1968, p. 11).

De son côté, Fatou Diome, dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), mêle le français standard aux expressions sénégalaises (« *xaalis* » pour argent, « *téranga* » pour hospitalité). Son personnage principal, Salie, incarne cette dualité : « *Je parle français comme on avale un cou-teau, mais c'est dans cette langue que je rêve.* »

3. Rites et traditions dans la littérature africaine : mémoire des ancêtres et résistance culturelle

La littérature africaine puise dans les rites et traditions un terreau narratif et symbolique, transformant les pratiques ancestrales en actes de résistance contre l'oubli ou la domination coloniale. Ces éléments, loin d'être de simples décors, structurent les récits et interrogent l'identité. Dans *L'Enfant noir* (1953) de Camara Laye, le narrateur décrit son initiation

au *komo*, société secrète malinké. Ce rite, raconté avec une sensualité presque sacrée, devient une métaphore de la transmission culturelle. La langue française, ici, se fait l'écho d'une spiritualité que le colonialisme voulait étouffer. Chinua Achebe, dans *Le Monde s'effondre* (1958), montre comment les rites fondent la cohésion sociale. Le personnage d'Okonkwo participe au sacrifice d'*Ikemefuna*, rite cruel mais sacré : « *Lorsque le coup de machette retentit, Okonkwo ne détourna pas les yeux. [...] Il avait prouvé son courage, mais son cœur était lourd* ». Birago Diop, dans *Les Contes d'Amadou Koumba* (1947), intègre les croyances wolofs en la présence des morts :

« Les morts ne sont pas morts. / Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire / Et dans l'ombre qui s'épaissit. [...] / Les morts ne sont pas morts. »

Chez Ahmadou Kourouma – *Les Soleils des indépendances* (1968) –, le héros Fama consulte un devin après une malédiction.

« Pourquoi Salimata demeurait-elle toujours stérile ? Quelle malédiction la talonnait-elle ? Pourtant, Fama pouvait en témoigner, elle priaït proprement, se conduisait en tout et partout en pleine musulmane, jeûnait trente jours, faisait l'aumône et les quatre prières journalières. Et que n'a-t-elle pas éprouvé ! Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout. Le ventre restait sec comme du granit... » (Ahmadou Kourouma, 1968, 28).

Mongo Bédi, dans *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), décrit une cérémonie *ewondo* (Cameroun) réprimée par les missionnaires. Amadou Hampâté Bâ, dans *L'Étrange Destin de Wangrin* (1973), évoque les rites bambaras du *komo* :

« Le masque parlait d'une voix gutturale, et les initiés tremblaient. [...] C'était la voix des ancêtres. »

La prose d'Hampâté Bâ, nourrie d'oralité, transforme le rite en acte littéraire.

Des contes de Birago Diop *aux romans* de Kourouma, les rites et traditions ne sont pas des reliques du passé, mais des armes littéraires. Ils permettent aux écrivains africains de :

- préserver une mémoire menacée par l'histoire coloniale,
- critiquer les dérives des sociétés modernes,
- réinventer l'identité africaine dans un monde globalisé.

Conclusion

Malgré sa vitalité, la littérature africaine d'expression française reste confrontée à des défis de tout ordre : sociétal, politique, idéologique... De fait le dialogue est souvent conflictuel entre écrivains et public, ce dialogue est surtout exacerbé par des élites intellectuelles parfois déconnectées des réalités populaires et de là, la tentation de l'auto-exotisme, où certains auteurs sacrifient la profondeur au profit d'un folklore facilement exportable.

Le défi est désormais de concilier authenticité et innovation, sans céder aux diktats du marché littéraire et à la doxa idéologique comme le prophétise Wole Soyinka, prix Nobel de littérature : « *L'Afrique écrira son propre récit, non plus en réaction à l'Occident, mais comme une partition originale dans la symphonie mondiale.* »

La littérature africaine d'expression française est un phénix qui renaît sans cesse de ses cendres. Entre résistance et création, elle incarne la lutte d'un continent pour affirmer sa voix dans un monde globalisé. En mêlant tam-tam et syntaxe française, mythes ancestraux et formes postmodernes, elle prouve que l'« africanité » n'est pas un passé figé, mais un laboratoire d'idées où se joue l'avenir de l'humanité. Comme le rappelait Frantz Fanon, « *chaque génération doit, dans une relative opacité, découvrir sa mission : la remplir ou la trahir* ». Les écrivains africains, aujourd'hui, plus que jamais, ont choisi de la remplir.

Références

- ACHEBE, Chinua ([1958] 2004). *Le Monde s'effondre*. Paris : Présence Africaine.
- BÉTI, Mongo (1956). *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Robert Laffont.
- BRÉE, Germaine ; MOROT-SIR, Edouard (1996). Histoire de la littérature française. T. 9 : *Du surréalisme à l'empire de la critique*. Paris : Garnier-Flammarion.
- DIOME, Fatou (2003). *Le Ventre de l'Atlantique*. Éditions Anne Carrière.
- HAMPÂTÉ BÂ, Amadou (1973). *L'Étrange destin de Wangrin*. Paris : 10/18.
- KOUROUMA, Ahmadou (1968). *Les Soleils des indépendances*. Paris : Éditions du Seuil.
- LAYE, Camara (1953). *L'Enfant noir*. Paris : Éditions Plon.
- RICŒUR, Paul (1994). *Lectures. T. 3 : Aux frontières de la philosophie*. Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Point ».
- (1997). *L'idéologie et l'utopie*. Paris : Éditions du Seuil, coll. « Point ».
- (2010). *Écrits et conférences*. Paris : Éditions du Seuil.

Pour citer cet article

Abdelouahab DAKHIA, Khadidja GHEMRI, « Littérature africaine : identité, résistance, universalité », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 167-173.